Paris, 6 fr. par an. Départements, 7 fr. 50.

Paris, Bureaux de l'Administration : rue Saint-Roch, 29.

VI.

Si nous voulions parler de tous les sujets de surprise et d'admiration que nous rencontrerons dans le cours de notre passage dans l'Oberland, notre voyage ne finirait jamais et demanderait, non pas seulement quelques semaines et quelques pages, mais plusieurs volumes et une année tout entière. Si même nous prétendions décrire chaque objet en son lieu et place, ne jamais quitter la ligne droite, ne pas dire parfois les choses un peu comme elles nous viennent, nous risquerions fort de sacrifier les grandes scènes aux petits détails. Le mieux est de nous laisser aller au cours de nos impressions, racontant ce que nous verrons avec l'abandon du voyage, commettant sans doute çà et là bien des oublis, des écarts ou des négligences. Mais qu'importe? ceux qui ont déjà vu la Suisse les répareront aisément, et ceux qui sont encore à la voir nous pardonneront sans peine.

Nous entrons maintenant dans ce bourg si pittoresque de Meyringen, où il semble que la nature ait voulu placer le véritable modèle du paysage étendu, grandiose, tel que l'ont conçu les Hobbema et les Ruysdaël. Les tableaux étalés par la réunion des arbres, des eaux, des rochers et des montagnes, prennent ici un caractère à la fois plus grave et plus élevé. On gravit, sans s'apercevoir de la fatigue, les deux Scheideck, et pendant cette ascension, on marche presque constamment escorté de troupes de jeunes filles, qui vous suivent en chantant des tyroliennes à deux ou trois voix, dont on aime à entendre les accents gutturaux, souvent même un peu rudes, répétés par l'écho de la colline. On regrette pourtant que ces jolies filles et ces enfants au frais visage s'habituent de si bonne heure à mendier, car tel est l'objet de ces chants, que le plaisir et la liberté devraient seuls inspirer au milieu de ces belles montagnes. Le fléau de la mendicité ne s'exerce nulle part avec plus de fréquence ni d'acharnement qu'en Suisse. Des villages entiers sont, on peut le dire, entièrement peuplés de mendiants: chaque station, chaque perspective fait éclore des bandes importunes et suppliantes que l'on traîne longtemps après soi et dont on ne se débarrasse qu'en satisfaisant individuellement tous ceux qui vous poursuivent de leur requête.

Nous n'avions aperçu de Meyringen que la moindre partie de la cascade du Reichenbach; mais nous pouvons maintenant la contempler dans toute sa beauté. Arrivés à une certaine hauteur, nous profiterons de l'abri que nous offre un chalet admirablement situé et d'où nous pouvons voir, sans redouter les aspersions, la cascade, qui se précipite de rocher en rocher avec le bouillonnement et l'impétuosité d'un incendie. Elle semble se perdre dans un gouffre, et, pour peu que le soleil l'éclaire, on ne peut retenir un cri de surprise en voyant ces myriades de grains de feu, d'éclairs et d'étincelles, qui tourbillonnent au milieu de la neige du torrent. Nous déjeunerons dans ce lieu charmant appelé *Rosennavay*, sous le toit de ce chalet égayé par le bruit d'une cascade voisine et que l'on habite seulement l'été, mais non pas l'hiver, de crainte des avalanches.

Puis nous voilà au milieu des charmantes horreurs de la vallée de Grindelwald, enfermée de tous côtés par d'énormes montagnes, au milieu desquelles on peut à peine distinguer les sentiers. Les chalets sont répandus au loin et semblent former tout au plus un village d'une étendue ordinaire, bien que la vallée contienne au moins trois mille habitants. C'est là que l'on aperçoit souvent des pâturages du plus beau vert à côté de maisons toutes couvertes de neige. Le contraste surprenant d'une nature âpre et sévère avec les dons de la fertilité qu'elle répand sur les mêmes lieux, paraît n'inquiéter en rien les vaches et les brebis qui errent tranquillement dans de magnifiques pâturages, sans se douter qu'elles ont sur leur tête toutes les rigueurs de l'hiver.

Mais écoutons ce bruit, qui ressemble à celui du tonnerre ou à l'écho d'une détonation lointaine d'artillerie. Une cascade nouvelle, qui semble éclore subitement sous nos yeux, s'échappe presque à nos pieds; mais nous reconnaissons bientôt que ce que nous avons pris pour une cascade de fraîche date n'est rien moins qu'un ruisseau formé par les amas de neige et de glace qui se liquéfient et tombent du sommet des montagnes. Les avalanches, grand sujet de crainte pour les citadins qui ne connaissent la Suisse que par les relations et les livres, nous offrent ici

un nouveau spectacle que nous attendons avec impatience, loin de les redouter. On est à la fois émerveillé et surpris lorsqu'on voit ces énormes masses blanches bondir de rocher en rocher, en laissant derrière elles de longues traînées de poussière pareilles à celles des chutes d'eau, et venir enfin se briser sur la verdure ainsi qu'une lave éblouissante, dont on aimerait à pouvoir recueillir les débris écumeux.

Au milieu de tant de vallées et de sites admirables qui s'enchaînent les uns aux autres, il est difficile sans doute de décerner la palme et d'indiquer précisément le lieu où l'on s'est senti le plus vivement ému. Pourtant il est rare que l'on ne s'entende pas pour mettre au-dessus de tout le reste cette vallée de Lauterbrun, que l'on peut appeler la perle de l'Oberland. Il semble que la nature ait pris soin elle-même de graduer les effets et de ménager les impressions qui se développent à mesure que les objets naissent et se déroulent. L'entrée a quelque chose de sombre et de rude; vous croiriez par moment que les rocs ont envie de vous barrer le passage; on chemine sous des blocs énormes qui ont l'air de menacer ruine, on entend se précipiter, dans un lit creusé dans les montagnes, des torrents blanchâtres et rendus savonneux par la neige. Qui ne frémirait en voyant les tiges de sapins qu'ils entraînent dans leur course, et, sur des ponts tremblants, des chasseurs de chamois, des bergers avec leurs bestiaux, qui font l'effet, de loin, d'être suspendus en l'air? Mais bientôt ces sombres images se dissipent, l'horizon s'éclaircit, la nature commence à étaler ses richesses sur les collines disposées en gradins qui se parsèment de prairies et d'habitations. Alors on voyage au milieu d'un jardin anglais aussi riche et aussi varié que tous ceux qu'a pu tracer la main de Kent, mais animé par la voix de mille cascades qui pleurent, gémissent et gazouillent tour à tour.

Quel spectacle que celui de la chute du Stausbach, qui n'a, dit-on, pas moins de neuf cents pieds de France! Un poëte allemand, Baggesen, prétend que cette rivière descend du ciel, attendu que ses eaux imitent le fracas du tonnerre et menacent dans leur chute d'engloutir toute la contrée. N'oublions pas tous ces petits ruisseaux sans nom qui de loin ressemblent à des rubans argentés déployés sur le gazon, et cette ligne de glaciers qui forme le fond du tableau, cette cime du Jungfrau qui domine tout l'amphithéâtre des glaciers, si imposante et si fière quand le soleil couchant la frappe de ses derniers rayons, et que déjà les premières ombres de la nuit enveloppent à demi ses contours gigantesques. Mais pour jouir entièrement des beautés de la vallée de Lauterbrun, il faut s'enfoncer dans ses profondeurs tant que l'on trouve des sentiers frayés, mesurer de près ses rocs immenses, visiter toutes ses cascades, ne pas craindre de s'égarer au milieu des défilés et des brouillards, de traverser les ponts minces comme l'écorce, aller, si l'on peut, au pied de ces montagnes colossales couvertes de neiges éternelles, au milieu des aigrettes brillantes qui percent la nue et des glaçons qui s'accumulent et finissent par former un terrain solide, que l'on voit, hélas! s'étendre de jour en jour, car on remarque que dans ces contrées sauvages l'hiver empiète sans cesse sur le domaine du printemps.

Aux merveilles de la vallée de Lauterbrun succèdent presque sans transition celles d'Unterseen et d'Interlacken. Nous voyageons encore entre ces masses gigantesques de rochers à travers lesquels on aperçoit à peine les nuages au-dessus des cimes menaçantes. On a appelé le vallon d'Unterseen *l'Arcadie de la Suisse*. Ce surnom poétique, et qui rappelle le sol classique de l'églogue, n'a rien d'exagéré. Une jolie rivière, l'Aar, le traverse et se précipite, près d'Unterseen, du haut d'une longue digue, où elle forme plusieurs îles comparables de loin à des corbeilles de verdure. Les étrangers se rendent en foule à Interlacken, et ce village ressemblera bientôt à une petite ville, car chaque année le nombre des habitations augmente; des familles entières viennent souvent s'y établir pour toute la belle saison.

C'est dans ce pays surtout que l'on peut observer de près la riante architecture de ces chalets, sous lesquels on aime tant à se reposer après avoir exploré les glaciers et les montagnes. Ces habitations ont toujours conservé leurs formes attrayantes et gracieuses, et l'un des plus grands poëtes de l'Allemagne, Schiller, n'a pas dédaigné d'en faire la description, dans son beau drame de *Guillaume Tell*: « Ces maisons, dit-il, nouvellement construites du plus beau bois de nos forêts, dont l'équerre a réglé les jointures, brillent de l'éclat de nombreux vitraux, qui transmettent une vive lumière aux appartements commodes qu'elles renferment. Des armoiries, bigarrées de diverses couleurs, sont peintes sur leurs façades et entremêlées de sages maximes; le passant s'arrête pour les lire et en admirer la justesse et le sens. »

Mais puisque nous sommes en train de citer, rappelons qu'au commencement du siècle, Mme de Staël assistait à une fête pastorale conforme aux anciens usages de la Suisse, et que les magistrats avaient eu le bon sens de remettre en vigueur. On regrette ces fêtes nationales où l'on voyait les jeunes garçons se disputer le prix de la lutte, du disque et du chant; des groupes de jeunes filles, habillées à la mode de chaque canton, les bannières, les hallebardes des diverses tribus portées par des vieillards: on ne peut se défendre d'un sentiment de mélancolie lorsqu'on se reporte au temps de ces solennités intéressantes au milieu des ruines du château d'Unspunnen, devant un des plus beaux paysages du monde, et qu'on n'entend plus que le bruit lointain de quelque tyrolienne villageoise, ou le son régulier de la cloche des troupeaux qui rentrent du pâturage. Alors, plus que jamais, on voudrait voir renaître ces fêtes, qui devaient donner à ces beaux lieux un charme nouveau, et, pour se consoler, on répète les paroles de reconnaissance et d'adieu que fit entendre Mme de Staël en s'éloignant de ces vallées, et qu'elle a conservées dans son livre sur *l'Allemagne*, où elle décrit avec un si poétique intérêt la fête d'Interlacken:

« La vie coule dans ces vallées comme les rivières qui les traversent; ce sont des ondes nouvelles, mais qui suivent le même cours: puisse-t-il n'être point interrompu! puisse la même fête être souvent célébrée au pied de ces mêmes montagnes! L'étranger les admire comme une merveille, l'Helvétien les chérit comme un asile où les magistrats et les pères soignent ensemble les citoyens et les enfants. »

Plus que jamais, en lisant ce passage, on regrette que les vœux de l'illustre écrivain n'aient point été exaucés, et que la fête pastorale à laquelle avait assisté Mme de Staël, et que sa brillante description aurait dû protéger contre l'empire de la mode et du temps, ait été peut-être la dernière de la Suisse.